

Bernard Tribondeau

A la Porte d'Apollon

Une chronique grecque, 1980-2015



Bernard Tribondeau

A la Porte d'Apollon

Une chronique grecque, 1980-2015

*A Angelo, Dimitri, Koula et Koula
A Laurence Spiros et Manolis
A Apollon, le chat de l'hôtel Erechteion
A Sylviane*

«Mon fils, prends garde, ne vole pas trop haut car le soleil ferait fondre la cire, ni trop bas, car les plumes seraient mouillées par les embruns de la mer.(...) C'est alors que l'enfant se sentit grisé par son vol audacieux, et cessa de suivre son guide ; dans son désir d'atteindre le ciel, il dirigea plus haut sa course. La proximité du soleil bientôt ramollit la cire parfumée qui servait à lier les plumes. La cire avait fondu ; Icare secoua ses bras dépouillés et, privé de ses ailes pour ramer, il n'eut plus prise sur l'air, puis sa bouche qui criait le nom de son père fut engloutie dans la mer azurée.» (Ovide, Métamorphoses, Dédale et Icare)

Un matin de juin 1980, à l'aéroport d'Athènes, les auto-mitrailleuses ont accueilli le visiteur. L'époque des colonels n'était pas très loin. Plus tard, débarquant du ferry du Pirée sur l'île de Naxos, la Grèce et moi avions rendez-vous à la Porte d'Apollon. Sans le savoir, je commençais 35 ans d'histoire commune avec elle.



Aghia Anna

Face à la mer, au loin, la petite chapelle, toute blanche, au bout de son promontoire. A ses pieds, des baraques de pêcheurs, des barques délabrées sur le sable, un vieux moteur diesel rouillé, et les algues noires séchées de la Mer Egée. Aghia Anna.

On marche quelques centaines de mètres, voici la taverne d'Angelo et Koula, sur la plage de Prokopios. Angelo y prépare des omelettes aux patates dans la même huile rance qui a servi à frire le poisson. Koula sert le poulet fraîchement égorgé par son mari derrière la maison...

Il y a aussi le lac salé, qui empeste le saumâtre dès que le soleil tape. Le soir, on vient des alentours y ramasser le sel rouge mêlé de sable. Et boire un verre à la taverne aux moustiques, de l'autre côté de la rive.

J'habite chez Dimitri, juste en face d'Aghia Anna. Le matin, le ronronnement du moteur du cargo venu charger sa cargaison de pommes de terre me réveille. A moins que ce ne soit le haut-parleur crachotant de la voiture des gitans. «φρέσκα κοτόπουλα !»*

L'après-midi, aux heures les plus chaudes, le grand-père de Dimitri, dans son costume bleu de vieux paysan, s'allonge à même le sol, face au soleil, dans son champ de melons. Il fait la sieste. Sous la Porte d'Apollon, le temps s'est arrêté à Naxos.

*"Volailles vivantes!"



Je me souviens de la gare maritime du Pirée, avec ses bars à marins et les grands rafiots d'un autre âge prêts à partir au petit matin.



A Naxos, le soleil se couche toujours derrière la Portara,
la Porte d'Apollon.





En "mopet" ou en bus, c'est par les routes poussiéreuses que l'on rejoint Aghia Anna.



Angelo et sa taverne.







Les fins d'après-midi d'été, on entend dans la chaleur les moteurs du ferry qui passe au large de Paros.



Sur les bords du lac salé ...



... la taverne aux moustiques.



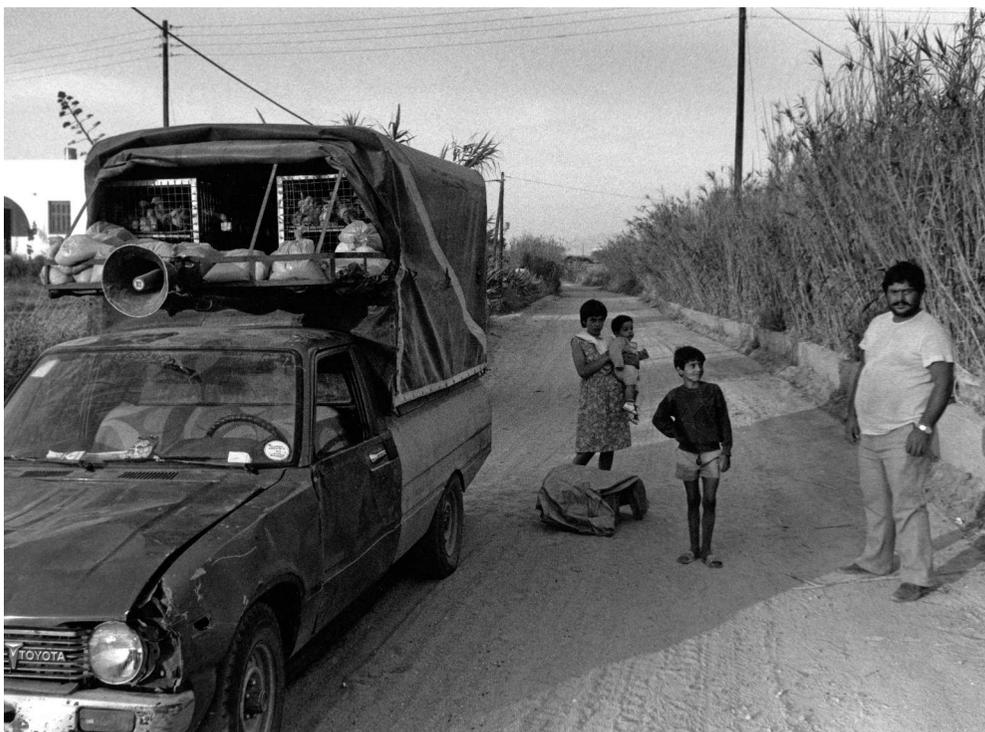
La vie est douce à Naxos.



Le temps passe, rythmé par le komboloi ...



... il ne tardera pas à emporter le souvenir des vieux d'avant ...



... des vendeurs de poulets gitans ...



... et des derniers paysans.







ψωμί, φιλία, ευφορία*

Au milieu des tables du «Naxos by Night» le bien-nommé, la chanteuse à la jupe rose trop courte égrène ses tubes improbables. Passablement éméchés, les clients lui jettent des fleurs chèrement acquises par poignées. On s'amuse bien en Grèce en ces années 90.

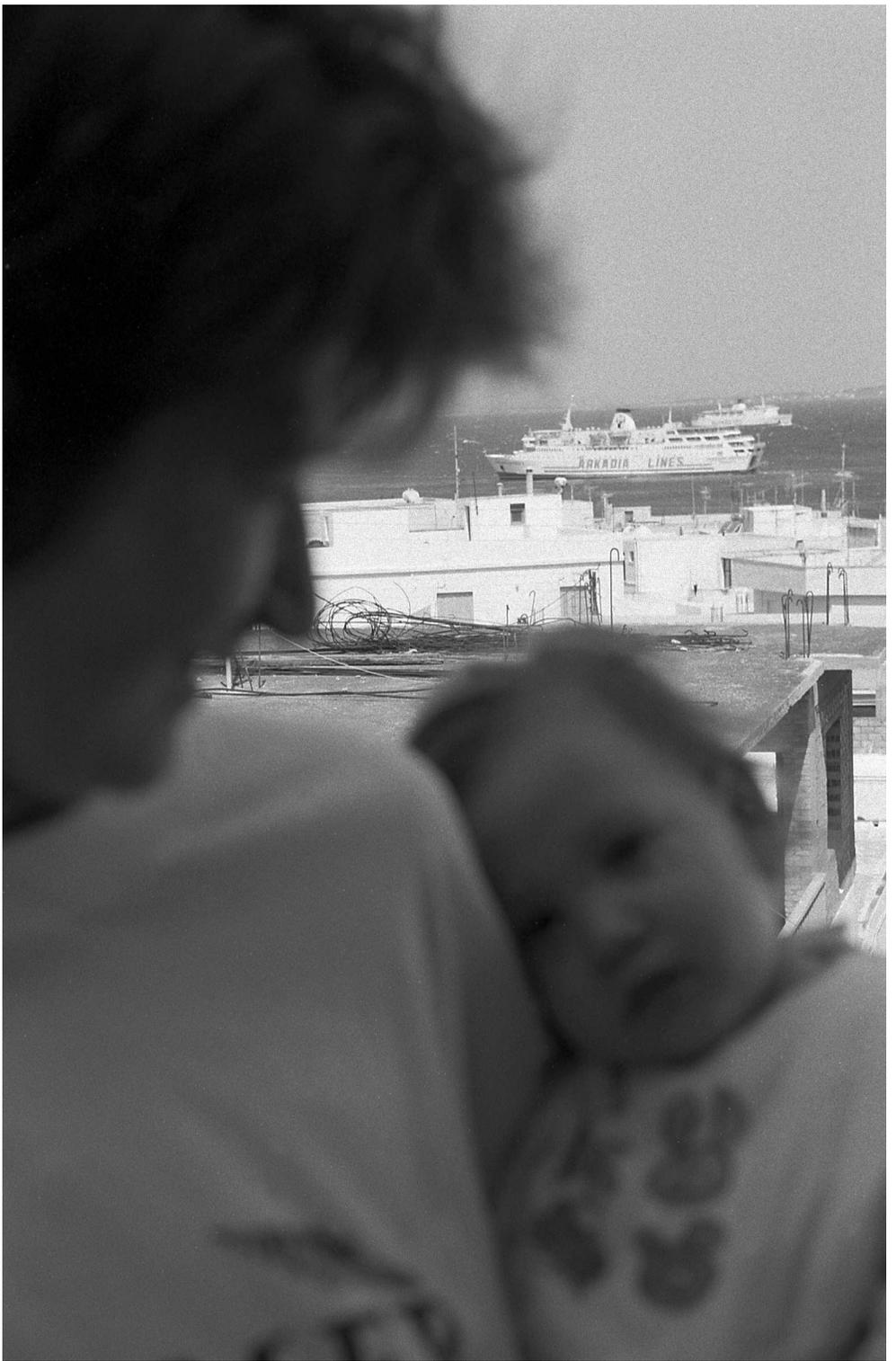
Mes amis Laurence et Spiros ont eux aussi ouvert leur bar, le Naxos Café. Blotti dans les ruelles de la vieille ville, c'est un endroit «cosy» ou l'on se retrouve entre habitués.

Des jeunes, des touristes, des expatriés, mais également des pêcheurs et des paysans du coin. Raki et ouzo aidant, les bonnes histoires sont légion. Comme celle de ce berger arrivant un soir la main bandée et l'air passablement agacé. «Que t'est-il arrivé ?» «Rien, mon âne ne voulait plus avancer, alors, pour le faire obéir, je lui ai donné quelques bons coups de poing sur le crâne. J'ai dû taper un peu fort, parce que je me suis cassé le poignet, et l'âne, lui, il est mort !» Rigolade assurée.

Et puis Manolis est né. Le Naxos Café a dû fermer.

Au mariage de Laurence et Spiros, on en a profité pour baptiser «Manolaki». Là encore, le raki a coulé à flots, histoire de finir le siècle en beauté.

**Du pain, des amis, de la joie*



Manolis est né sous l'œil du "Poseidon".



Au mariage de Laurence et Spiros, les festivités peuvent commencer.
Même le pope affiche une mine réjouie.











Dans les tavernes, c'est toujours la même histoire, sans cesse recommencée.



Apollon est fatigué.



A l'aube des Jeux Olympiques, il y a de l'insouciance en Grèce.







A quoi pense alors "Mano" du haut de ses deux ans ?

Le temps des grands bateaux blancs

A l'embarcadère de Paros, accrochée aux grilles, il y a une grande photo jaunie et poussiéreuse montrant un monstre d'acier qui se précipite sur un gamin fuyant la mer à toutes jambes. Le monstre, c'est l'Apollon Express qui accoste. Belle mais curieuse image pour vanter les liaisons maritimes...

Au Pirée, ce matin, justement, le ferry de 7 heures 30, c'est l'Apollon Express. Un jour sur deux, il fait la navette avec les îles. Le Santorini Express prend le relais. Ces bateaux n'ont d' «express» que le nom, ils accusent le poids des ans, s'arrêtent partout, sont souvent en retard. Mais ils ont un charme fou. On y embarque dans un désordre bruyant, en côtoyant le gitan pourvoyeur de poulets, le pope qui rejoint ses ouailles, le touriste en tongues et sac à dos, le vendeur ambulancier de babioles qui quittera le bord juste avant l'appareillage. «παρακαλώ, παρακαλώ ...»*, les consignes inaudibles grésillent. C'est parti pour 6 ou 7 heures de traversée, ponctuée par les aller-retours au bar, pour siroter un café frappé ou grignoter un sandwich toasté insipide.

Dimitroula, Super Naias, Poseidon Express, Romilda, Marina, Olympia ... ils ne savent pas que leur temps est désormais compté.

Le 26 septembre 2000, en route pour la Grèce, au large de l'Italie, la télévision du ferry annonce la nouvelle. L'Express Samina, qui relie le Pirée aux Cyclades, vient de couler en heurtant un rocher à quelques encablures de Paros. La météo était mauvaise, et l'équipage regardait un match de football à la télévision... Il y a des dizaines de morts et de disparus, impossible de connaître le nombre exact de victimes puisqu'on ne sait pas combien de passagers ont embarqué. Deux jours plus tard, l'ensemble de la flotte des ferries grecs est clouée à quai pour inspection. Les grands bateaux blancs ne s'en remettent jamais.

"Attention, s'il vous plaît !"



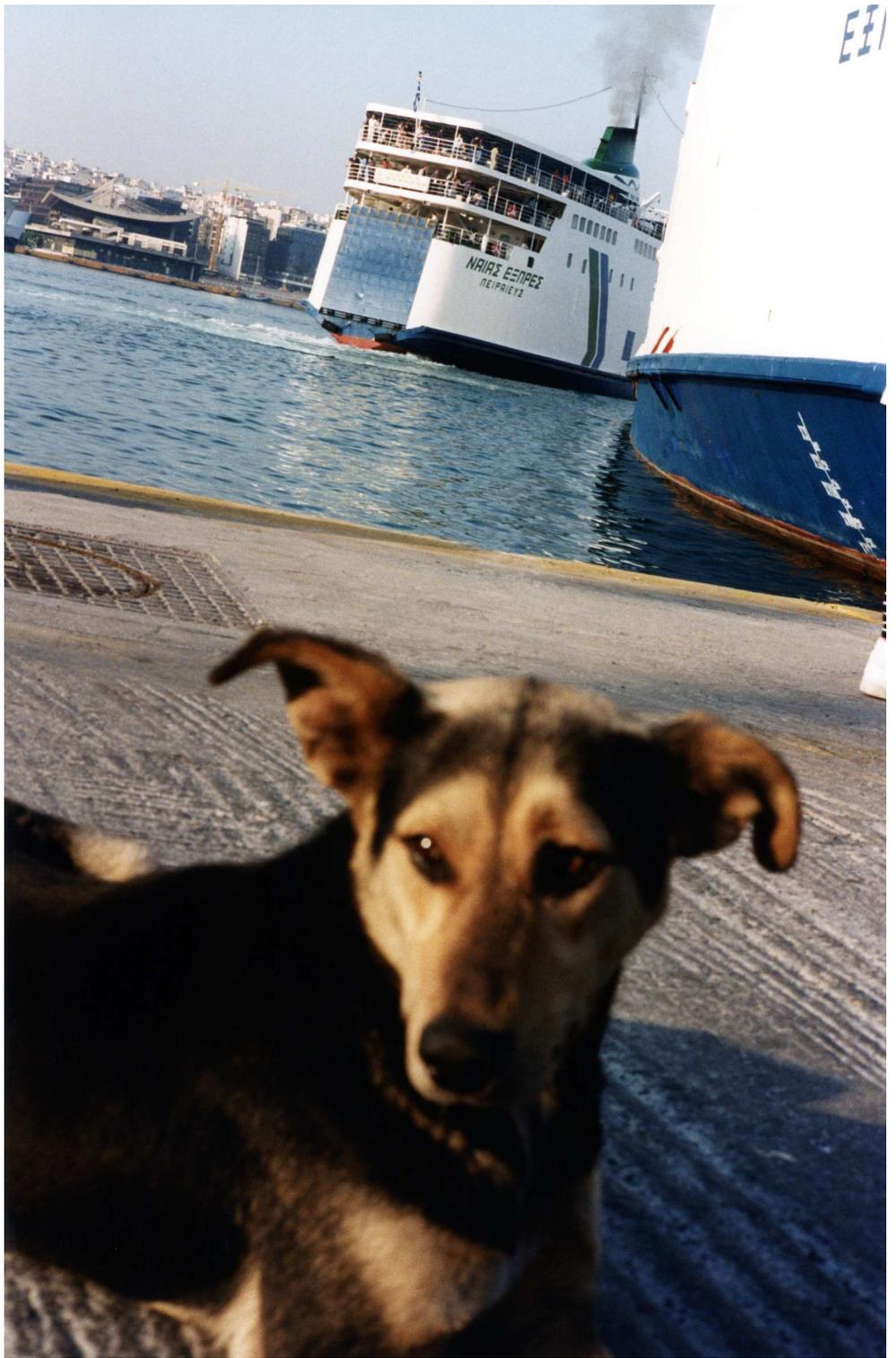
Le "Naias Express" part pour les îles, il y a quelques instants encore,
c'était la cohue sur le quai ...



Le vendeur de souvenirs va lui aussi monter à bord ...



... ainsi que les gitans qui finissent de déjeuner sur le quai.





Pendant la traversée, les touristes ont abandonné leurs sacs à dos sur le pont ...







Le temps des grands bateaux blancs touche à sa fin ...



... le "Poseidon" a coulé dans le port de Paros, bientôt viendra la catastrophe de l'"Express Samina".



Dans le ventre

Dans Psiri, en cette fin de siècle athénien, une taverne propose uniquement aux convives des «μπριζόλες», les côtes de porc frites. Quand on en commande une assiette, on vous apporte 5 ou 6 côtelettes, accompagnées de frites gargantuesques. Il est 15 heures, les Athéniens sont en train de déjeuner. Et ont les yeux plus gros que le ventre, comme toujours.

Plus tôt, sur Athinas, dans les Halles centrales, au milieu du brouhaha vantant la marchandise, de chics athéniennes et de vieux messieurs ont négocié poulpes et dorades de la Mer Egée, inlassablement arrosés par les poissonniers précautionneux. Ou encore payé en drachmes sonnantes et rébuchantes des abats blanchis à l'eau de Javel. On a siroté un ouzo, grignoté quelques mezzés dans les petits bars ouverts à même l'allée qui relie les deux bâtiments, la halle aux poissons et celle de la viande.

Maintenant, il reste l'odeur fade qui prend à la gorge, il reste les relents de marée. Des monticules d'os et de déchets s'entassent aux carrefours des allées. Les petites ampoules suspendues à leurs fils brillent dans le silence, seulement troublé par le chuintement des jets d'eau des équipes de nettoyage.

Il est 15 heures, sur Athinas, les Halles viennent de fermer. Et les Grecs sont partis déjeuner.











ΑΡΝΙΑ
ΝΤΟΠΙΑ
ΓΑΛΑΚΤΟΣ
Κ. ΣΥΚΟΤΑΡΙΕΣ-ΚΕΡΑΤΑ
ΚΑΡΑΪΤΑ
91,99



Athènes mutagène

L'avion d'Olympic Airways rase les toits plats de la ville blanche, immense, les panneaux solaires brillent dans la brume matinale. A la sortie du vieil aéroport d'Hellinikon, qui va bientôt disparaître, je salue la grosse mappemonde Olympic, avant de voir défiler, le long du bord de mer, les innombrables magasins de luminaires. Direction l'hôtel Erechteion, dans Thissio, au pied de l'Acropole. Hôtel banal, il a pour lui ses prix modiques, sa vue imprenable sur le Parthénon, ses petits déjeuners indigents et Apollon, le chat maître de maison. L'Erechteion, c'est mon point de chute obligé à Athènes.

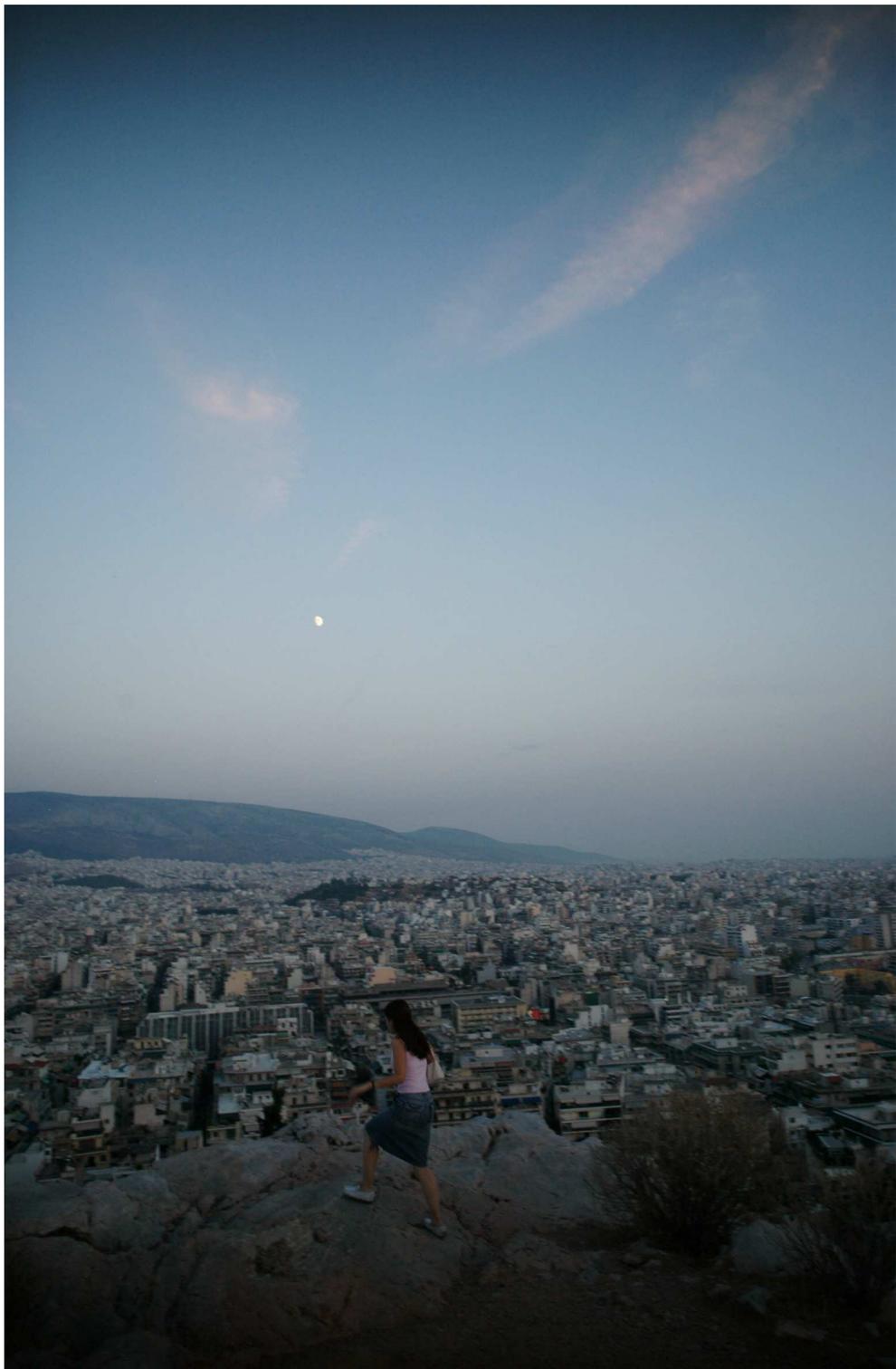
Généralement, mes premiers pas me mènent à la colline de Philopappos, de là-haut, on embrasse toute la cité, jusqu'au Pirée, jusqu'à la mer. Dans le temps, c'était le lieu idéal pour observer le néphos, le brouillard jaune de la pollution athénienne.

En ces années pré-olympiques, cette entrée en matière est l'occasion de pressentir les changements qui s'annoncent. Sur Apostolou Pavlou, les ouvriers albanais s'affairent à rendre l'avenue piétonne. Il n'y a pas si longtemps encore, la circulation obligeait le serveur du Londos Café – qui propose les meilleurs cafés frappés de la capitale – à déployer des trésors d'ingéniosité pour traverser la rue sain et sauf et servir les clients attablés à la terrasse en face. Partout, la ville en travaux, dans un accès de pudeur, se drape de bâches. Les derniers bars à prostituées de Mitropoleos, cachés dans les recoins ferment leurs portes. Un gang de chats borgnes et pouilleux défend vaillamment son territoire le long de la voie ferrée, à Monastiraki, mais pour combien de temps ?

Au Jardin National, les grands palmiers regardent disparaître petit à petit les pensionnaires du zoo. Les petits métiers aussi s'effacent devant la marche forcée vers la modernisation, tels les cireurs de chaussures ou les vendeurs de tickets de loto. A Gazi, à Psiri, à Thissio, les bars de nuit poussent comme des champignons. Athènes se refait une jeunesse, Athènes s'amuse à crédit.



Le globe d'Olympic Airways souhaitait la bienvenue en sortant de l'aéroport.



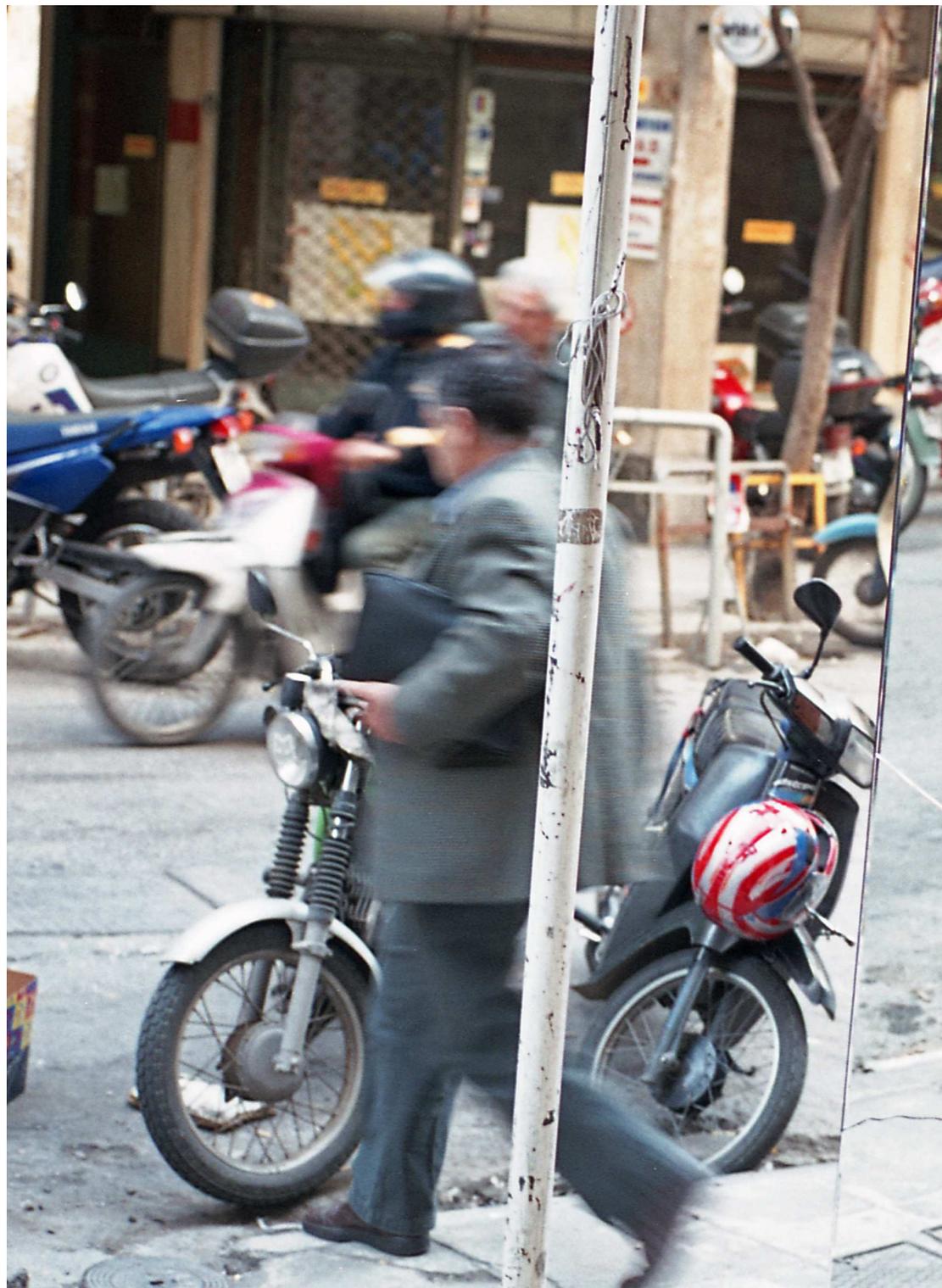
La ville blanche étend inexorablement ses tentacules.



On croise toujours des badauds lisant les nouvelles affichées aux kiosques ...



... et l'éternité contemple inlassablement le visiteur du Musée Archéologique.





Dans Mitropolis, une page se tourne ...

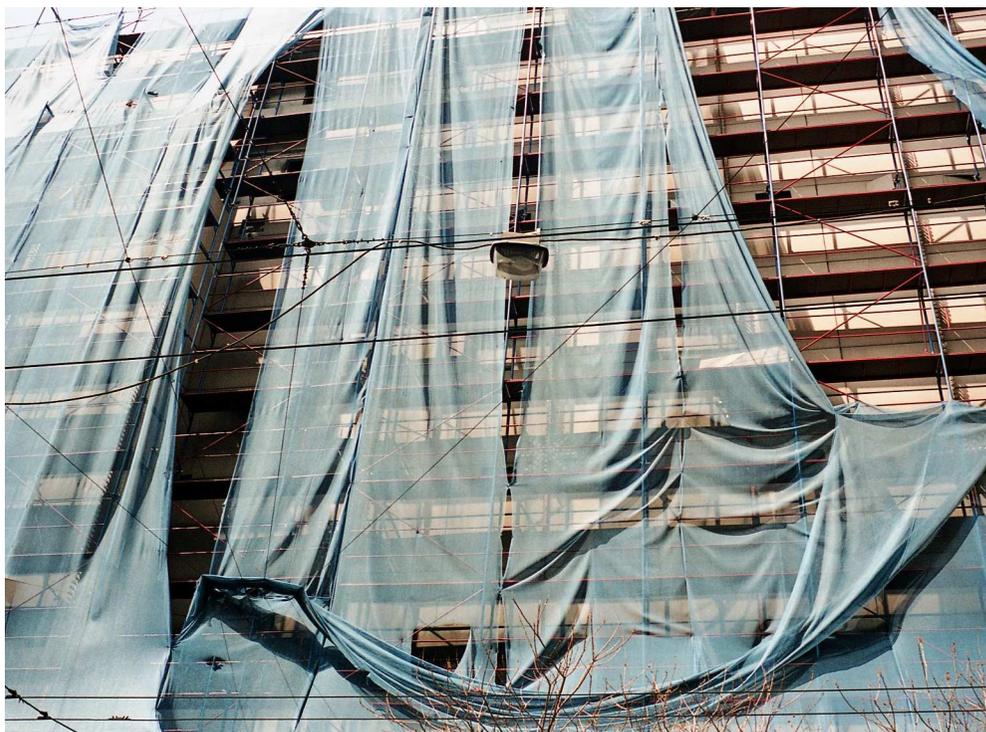


... mais les trois gangsters de Monastiraki ne se laissent pas intimider
par les travaux.



L'amour est en retard à Thission ...





Partout, les bâches.



Petit à petit, le Jardin National se dépeuple ...



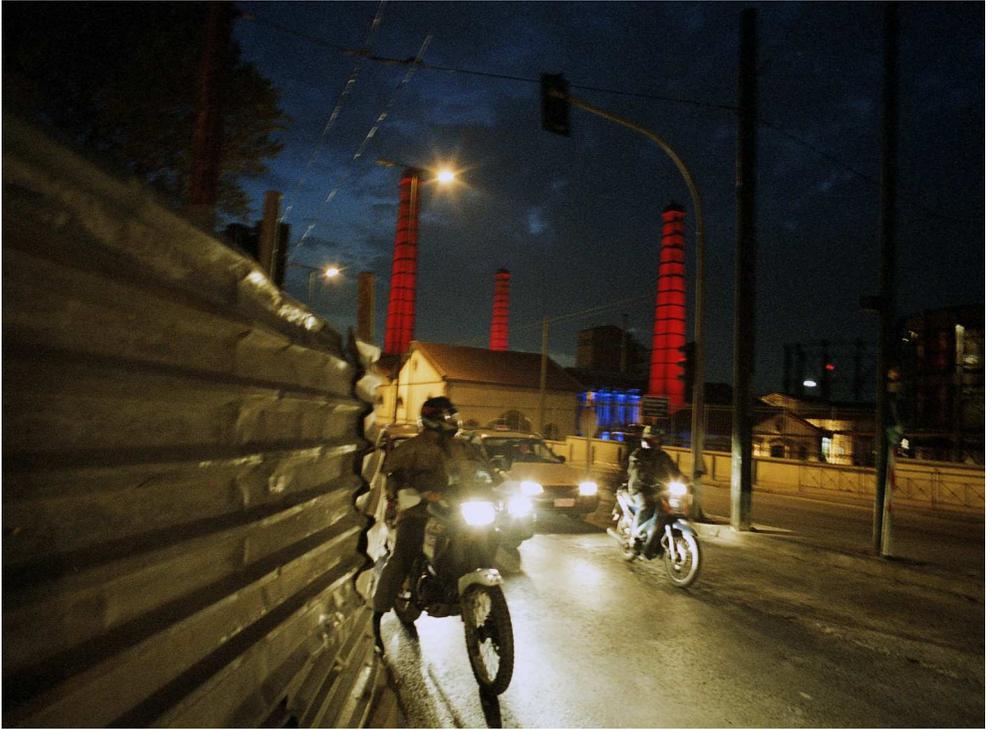


Coûte que coûte, les chiens d'Athènes continuent à tenir le pavé.

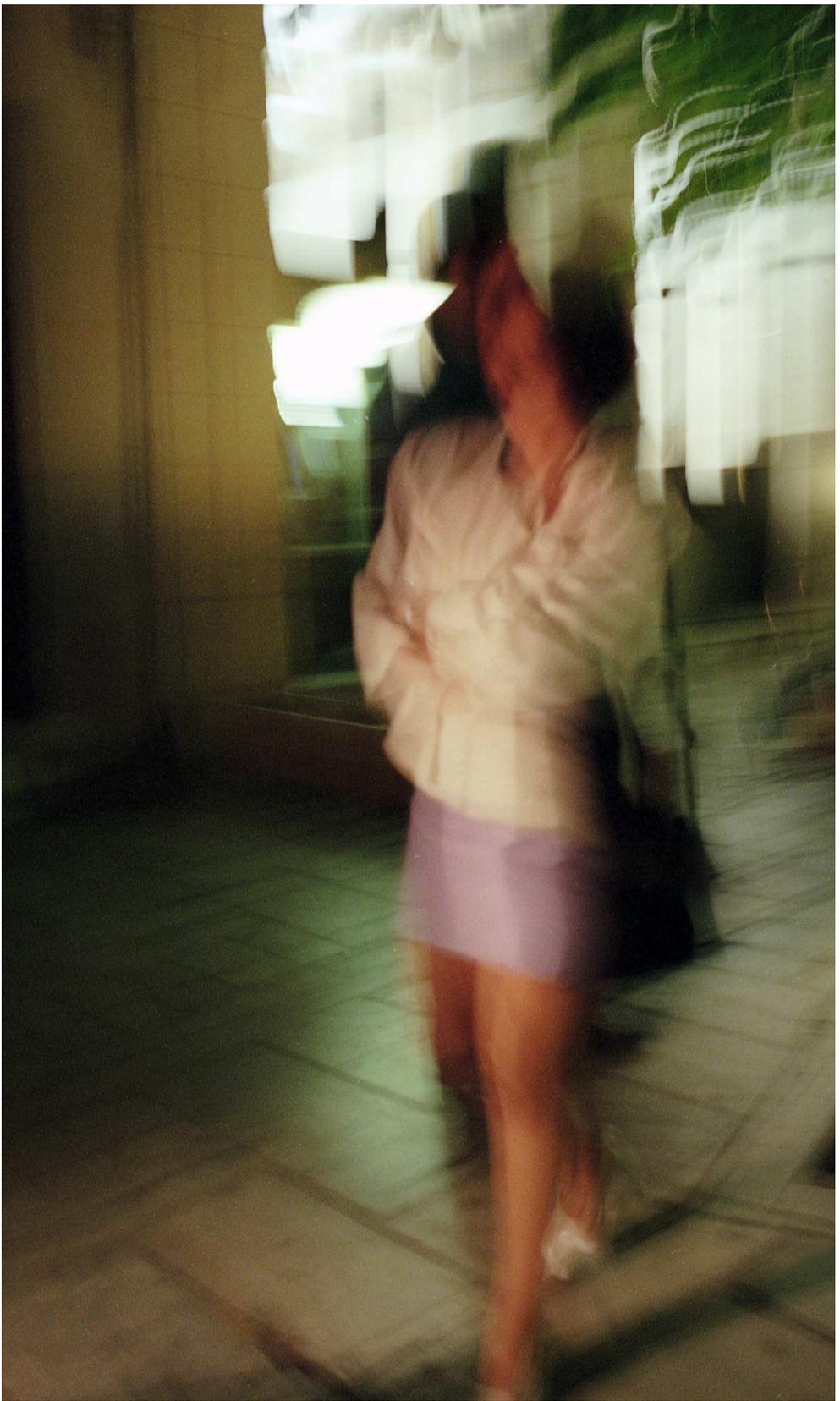








Du côté de Gazi, les nuits sont chaudes.







L'été d'après

Je suis retourné en Grèce l'été d'après les Jeux. Il fait grand beau sur les îles. La vie s'écoule, simple et paisible. Une vraie carte postale grecque.

Manolis a grandi, tout lui semble promis. A Athènes, le tumulte a cessé, mais les prix ont grimpé. Il reste quelques T.shirts à l'effigie des Jeux dans les boutiques à touristes. Je prends le nouveau tramway, direction Glifada, pour jeter un œil aux sites sportifs. L'herbe pousse déjà entre les voies. Les ronces envahissent les allées de stades. L'ancien aéroport tombe en ruines.



Manolis a 10 ans, le bel âge pour les jeux de la plage.



Sous l'œil des biquettes ...





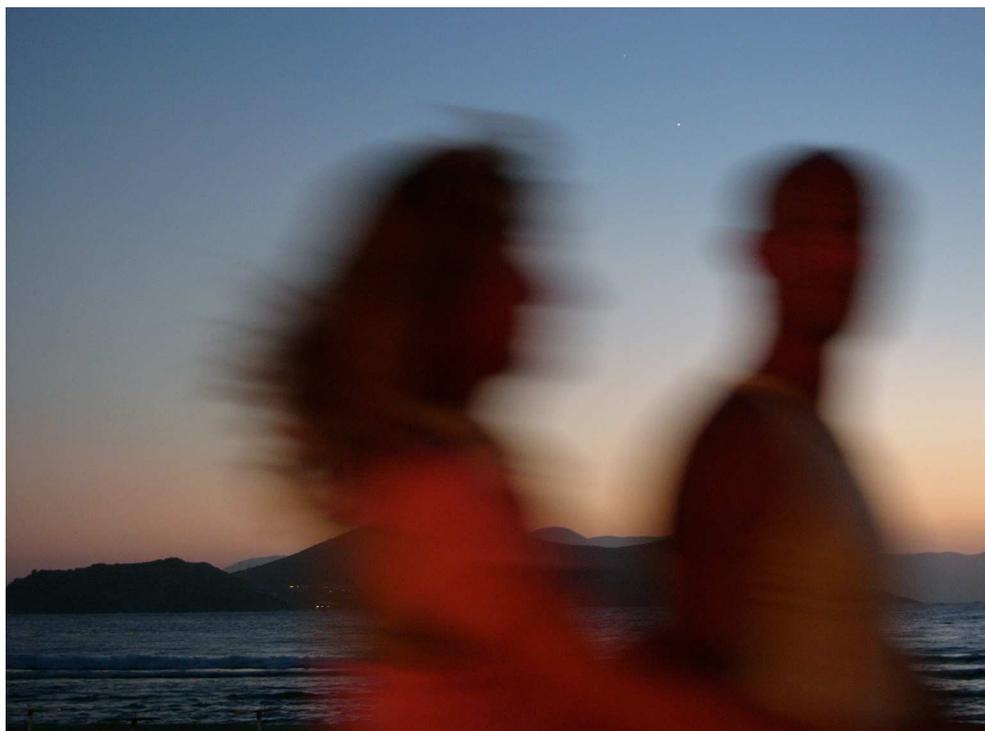
... la vie s'écoule paisiblement dans les îles. Il y a l'odeur du linge dans le soleil.



Dans la montagne de Naxos ...



"οι φίλοι μου", les amis ...



Les parasols sont remisés, l'été grec est terminé.



Le Carnaval des fous

Comme une prémonition, l'effigie aux allures de Thanatos parcourt les rues au son des sifflets et des tambourins, virevolte au-dessus de la foule masquée qui défile. Dans quelques heures, elle finira par brûler, comme Icare, au pied de la Portara.

En cet hiver 2009, c'est Apokries en Grèce. La crise est déjà là, le cancer ronge, mais on ne le sait pas encore. Dans les villages, à Patras, à Athènes, on fait la fête, on danse, on mange et re-mange, on boit. Les lendemains qui déchantent seront pour «αύριο»*.

Au-dessus de la mer, en ce Lundi Pur avant Carême, les cerfs-volants emportent avec eux les derniers moments d'insouciance.

**Demain*





Thanatos plane sur la ville.





Bientôt les masques vont tomber.



L'hiver griffe le ciel.



Les cerfs-volants du dernier Lundi Pur avant la crise.

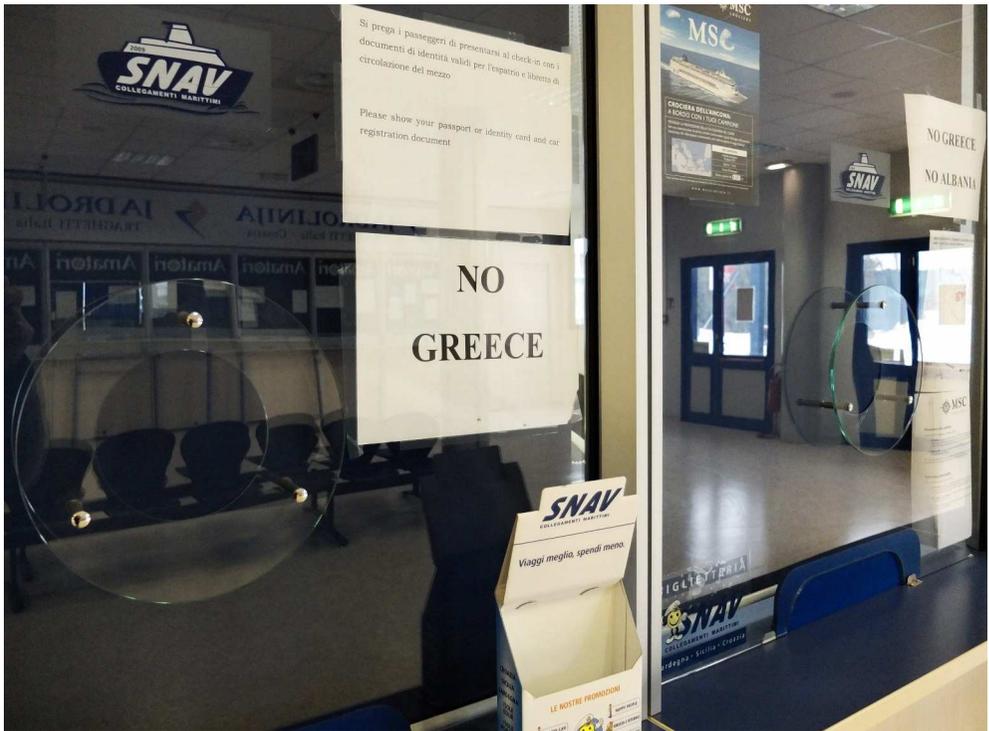


« No Greece »

Février 2012. Les panneaux apposés sur les vitres des comptoirs des ferries, dans les ports italiens, annoncent la couleur : «No Greece». La tempête hivernale et les grèves ont eu raison du trafic maritime. Manifestation après manifestation, Athènes s'est enflammée. Si la violence fait partie des tragédies grecques, la pièce qui se joue ne déroge pas à la règle.

J'ai décidé de photographier le décor, l'envers et les à-côtés de la scène. A quoi bon montrer les événements, les télévisions s'en chargent et d'ailleurs, je ne suis ni au bon endroit, ni au bon moment.

La crise suinte partout, sur les murs graffités, aux pas des portes qui servent d'abris aux sans-logis, dans l'adieu des amants sur le quai de la gare. Quand je quitte la Grèce cet hiver 2012, je sais qu'une page se tourne. Le «oxi», le «non» va avoir de beaux jours devant lui.



Mauvais présage.



Même les statues pleurent.



Jours de colère.





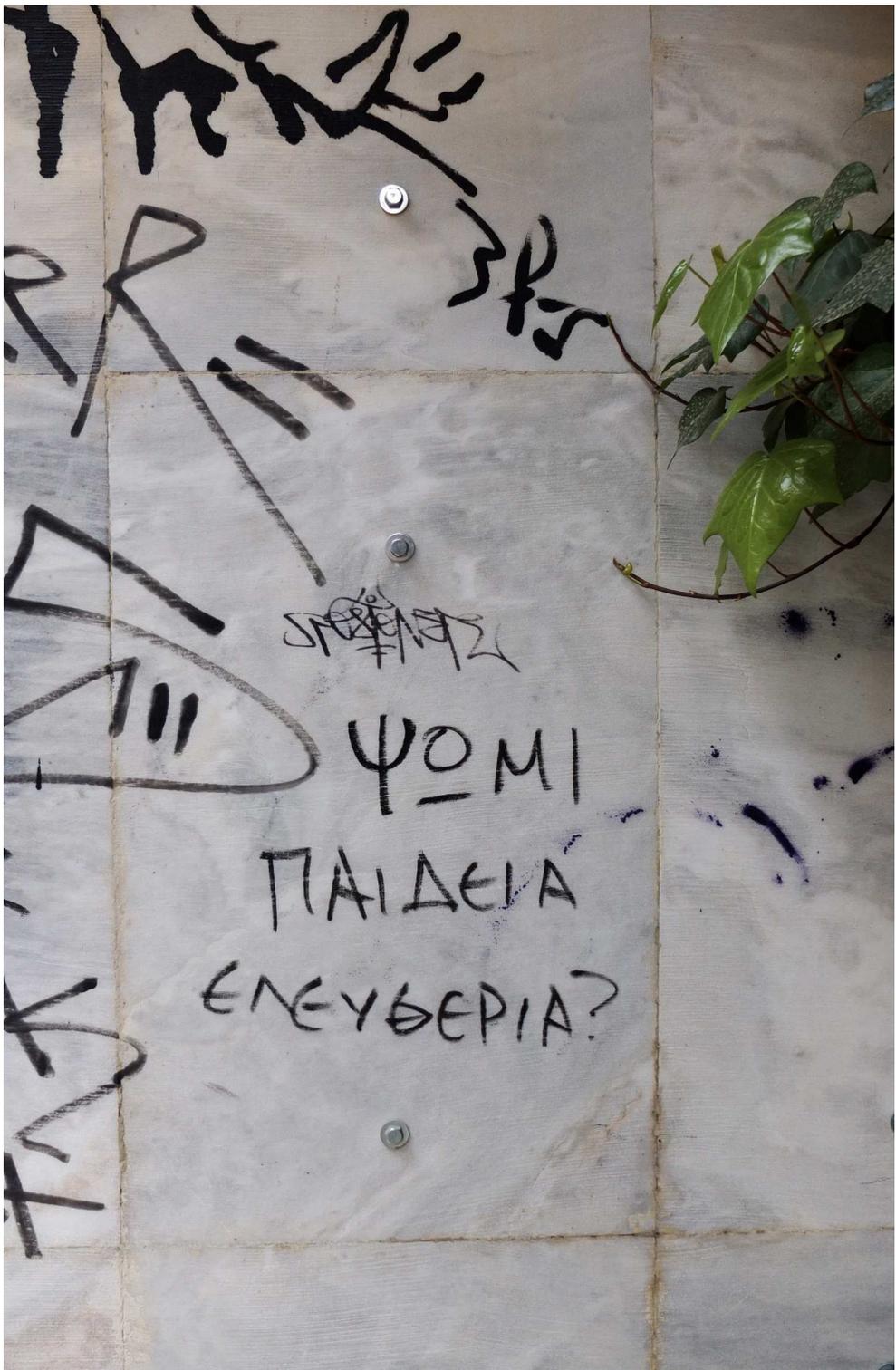
Un voile noir est tombé sur le pays.



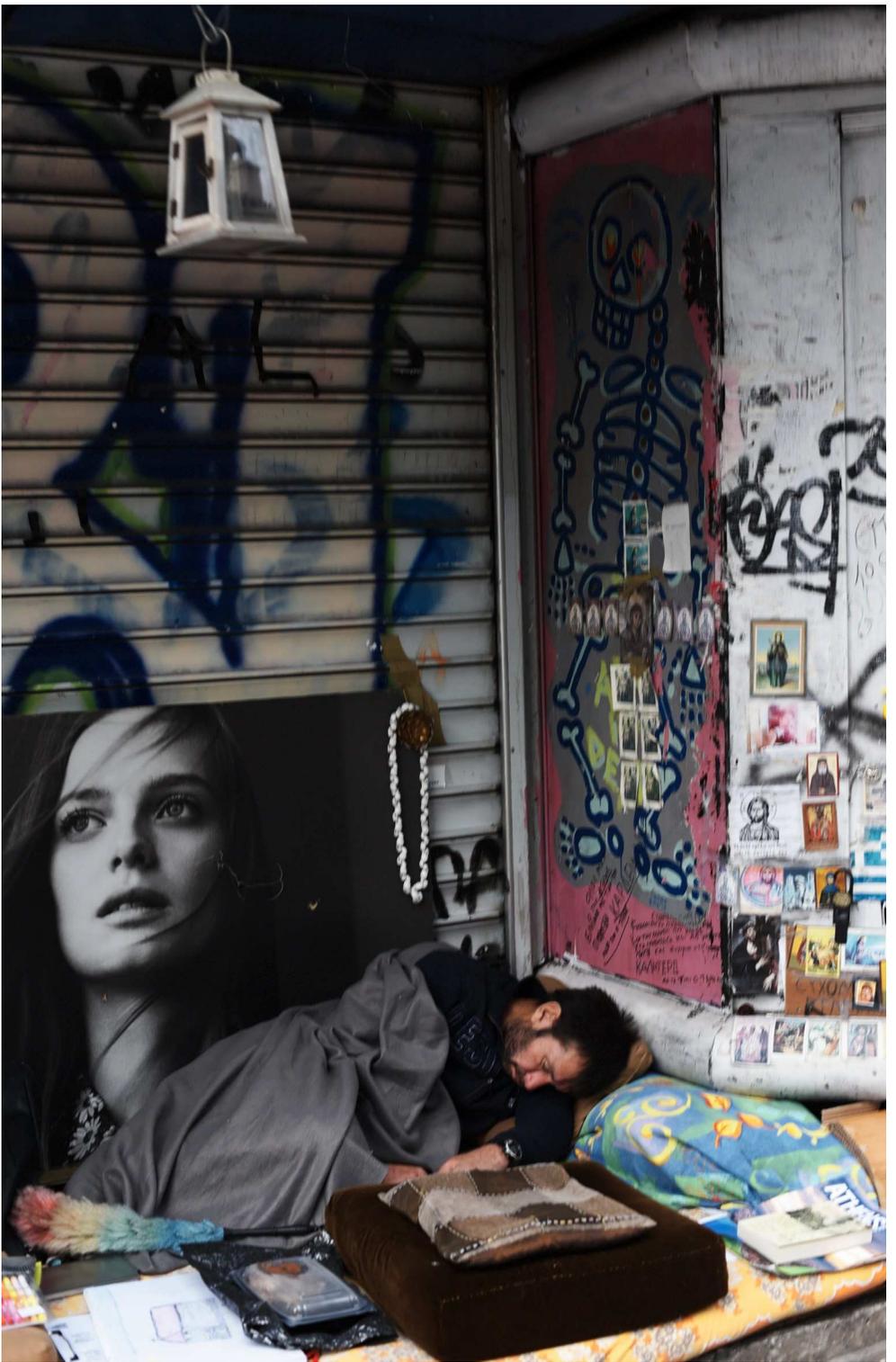
Les voitures aussi portent le deuil.







Du pain, de l'éducation, la liberté ?



La Grèce a jeté ses enfants à la rue.



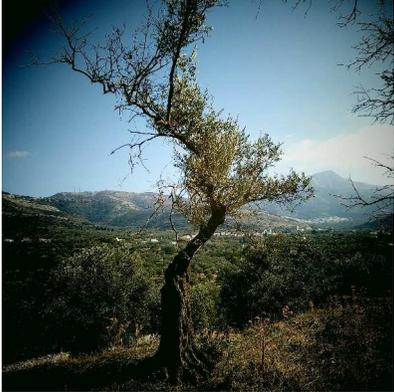


Il ne reste que l'adieu des amants sur le quai.



1 δομές αθηναεγγύης:





Catharsis (Les Messagers)

Dix ans que je n'avais pas vu la Grèce sous le soleil. Fin de l'été, soirée électorale à Patras. Alexis Tsipras vient de nouveau de gagner son pari. Dans Ermou, je croise ses supporters qui chantent «Bella Ciao» comme aux beaux jours du printemps grec. Mais le cœur n'y est pas vraiment.

Plus tard, plus bas, dans le Magne, au détour d'une conversation, on me demande : «Comment trouves-tu la Grèce maintenant ?» Je ne sais que répondre, il me faut du temps pour comprendre, alors je retourne la question : «Et toi, comment te sens tu Grec aujourd'hui ?»

"Je me sens trahi"

Vassilis

"Je suis fière"

Katherina

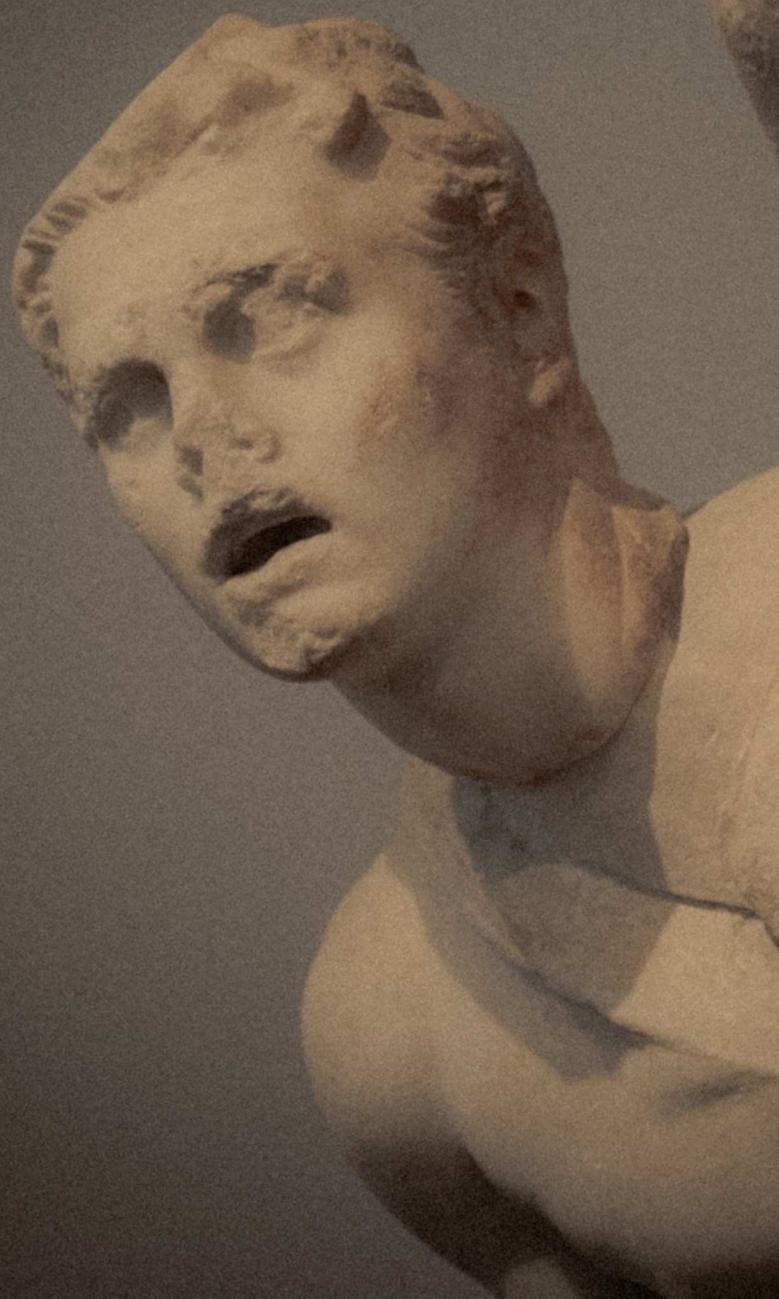
"Je suis embarrassée. J'ai peur du futur pour moi et mes enfants"

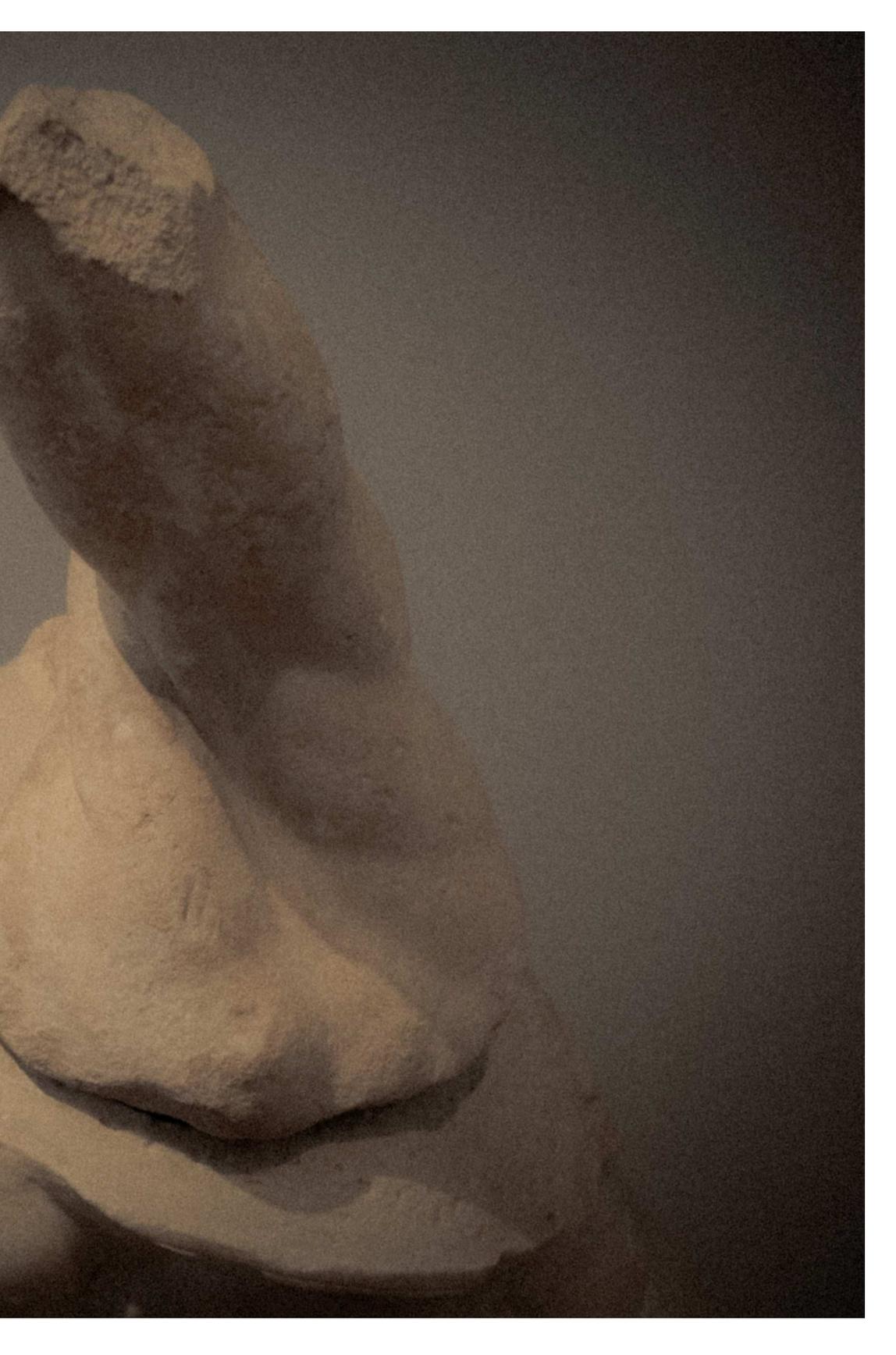
Despina

"Il y a des choses dont je ne suis pas fier en tant que Grec"

Kyriakos









"Ceux qui nous gouvernent manipulent notre cervelle"

Vassilios

"On va trouver les moyens de s'en sortir"

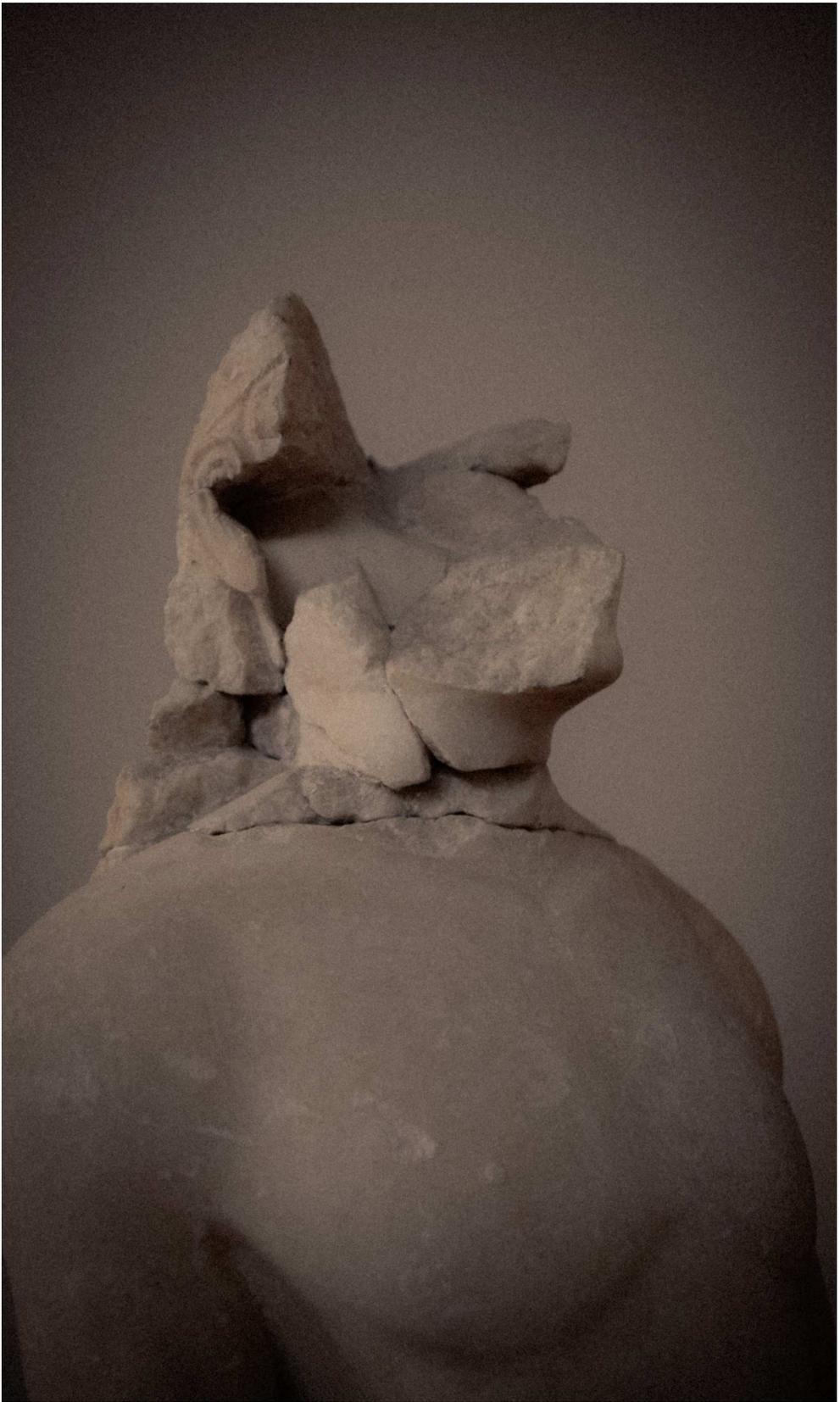
Alkistis

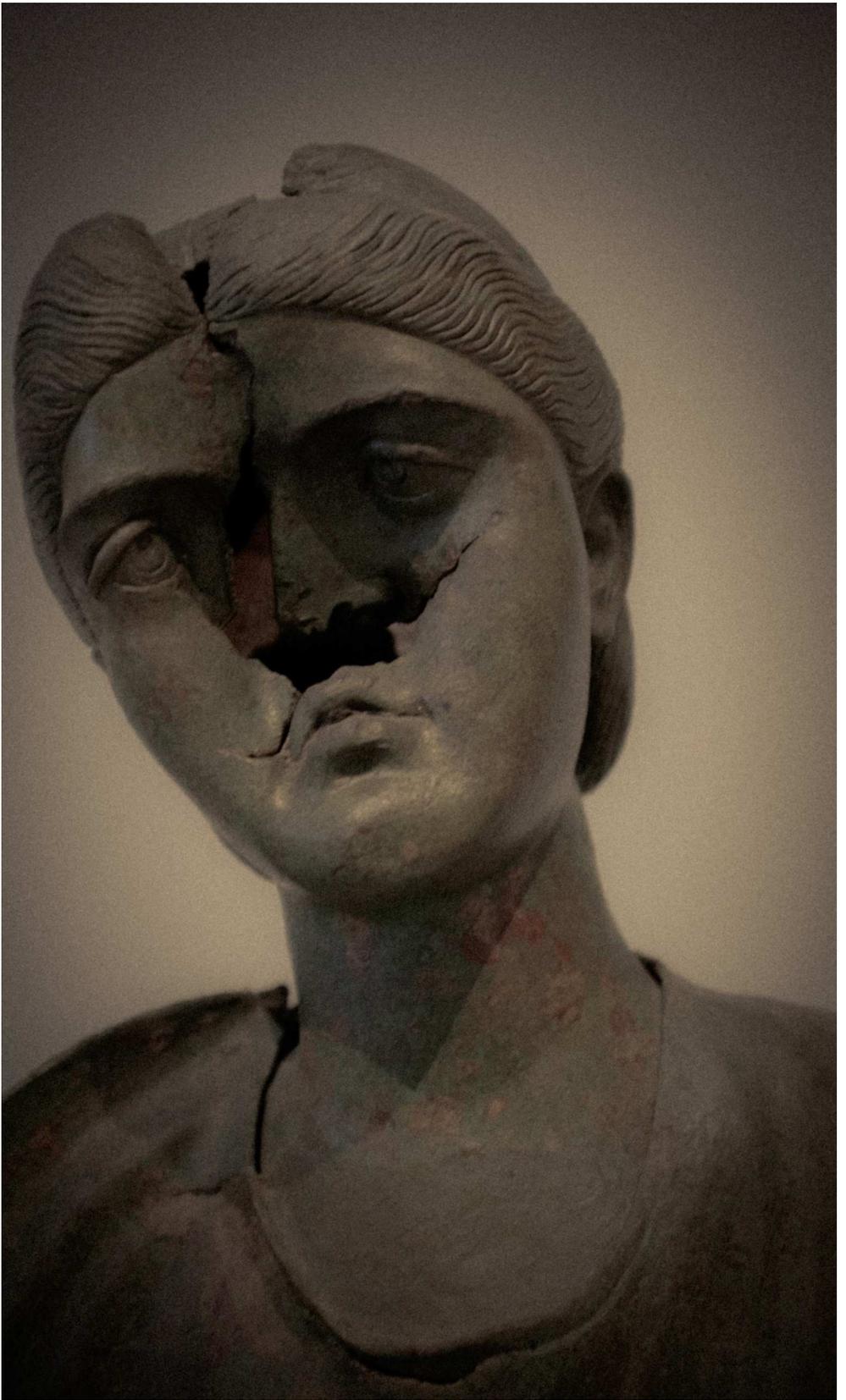
"Je suis toujours très optimiste"

Eleftheria

"Je suis désespéré"

Ioannis





"Je suis en colère. Je me sens envahi par des gens qui viennent chez nous"

Yannis

"Nous sommes libres, mais soumis"

Leonidas

"Le sourire ne nous manque pas, on travaille beaucoup. Nous sommes méditerranéens ! "

Giorgos

"Les personnes malhonnêtes sont parties, la situation est meilleure maintenant"

Eliana





Les dieux aussi sont fatigués

La radio de la voiture crachote le dernier tube de Vasilis Papakonstantinou. «Et nous élèverons des cigales et des grillons, pour lutter contre le froid et l'hiver ...» L'automne s'installe sur la Grèce. Sur le front de mer de Patras, les migrants naguère si présents ont disparu. Ils passent par le nord maintenant, essayant de quitter le pays au plus vite avant que le piège ne se referme. De toute façon, il n'y a rien à gagner pour eux à rester ici.

A Athènes, l'hôtel Erechteion a fermé lui aussi, comme nombre de commerces. Quand ce n'est pas la faillite qui baisse les rideaux de fer, ce sont les grèves qui montrent portes closes.

Icare a dû voler trop près du soleil, alors les Dieux se sont lassés. Solitudes. Je veux revoir Naxos, les amis et Manolis, qui va quitter son île natale pour commencer ses études supérieures. «Mano» rêve de naviguer, voir autre chose, partir. Mano a 18 ans et quitte Naxos quand j'arrive. «γεια σου φίλε μου !»*

**"Adieu, mon ami !"*





Après la tempête, vers où marchent-ils ?



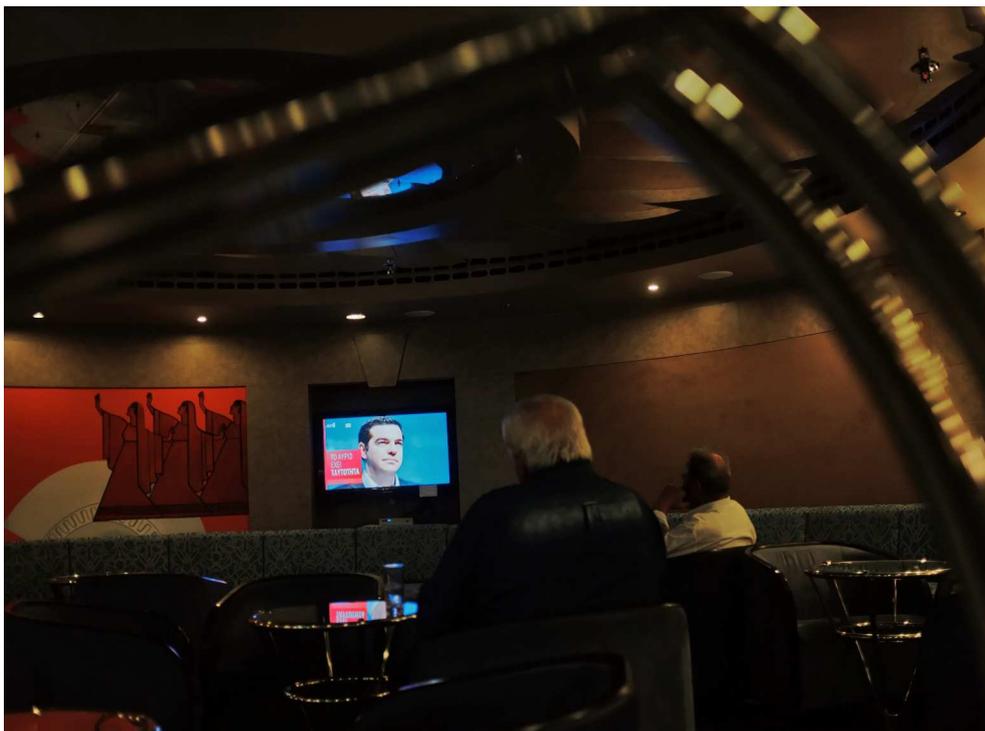
Les paradis perdus n'ont pas tenu leurs promesses.



Même les murs sont désenchantés.







Solitudes.







Les ruines du présent ont rejoint celles du passé.



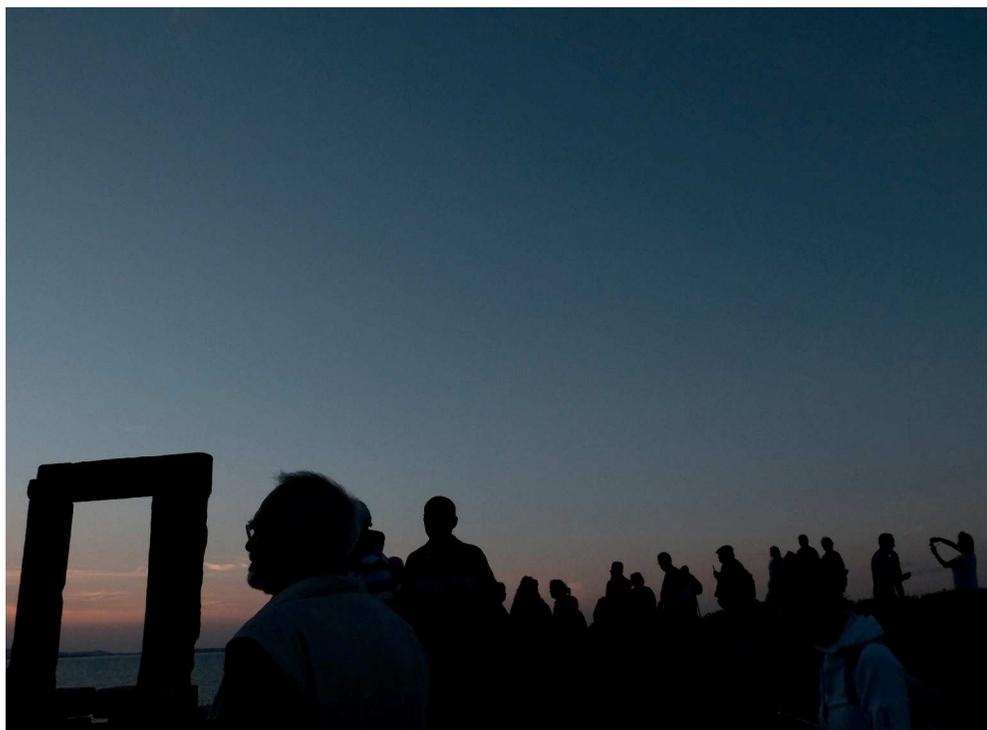




Dans quelques heures, Manolis quittera son île.
"Je voudrais aider à retrouver la Grèce que j'ai connue"



Sur le Molos de Patras, la jeunesse marche vers le soleil.



Et comme tous les soirs à Naxos, le soleil se couche à la Porte d'Apollon.



Le retour à Naxos

Comme Ulysse retourne à Ithaque, je suis revenu sur mon île. Une dernière fois, comme souvent auparavant, je marche dans les ruelles de la vieille ville, au pied du kastro. Il y a l'odeur de l'herbe sèche, les murs chauffés à blanc pendant le jour, les relents de cuisine et le souvenir du four du boulanger, le chat qui fuit dans l'ombre. Du côté de Grotta gronde la mer.

L'obscurité est tombée sur Naxos, le chant de milliers de grillons envahit la nuit. Je suis arrivé à destination. Au loin brillent les néons de l'hôtel Apollon.





